

IMRE KERTÉSZ

ÊTRE  
SANS DESTIN

roman traduit du hongrois  
par Natalia Zarembo-Huzsvai et Charles Zarembo

**BABEL**

## I

Aujourd'hui, je ne suis pas allé au lycée. C'est-à-dire que j'y suis allé, mais seulement pour demander au professeur principal la permission de rentrer à la maison. Je lui ai donné la lettre par laquelle mon père sollicitait une autorisation d'absence "pour raisons familiales". Il m'a demandé quelle sorte de raisons familiales ce pouvait être. Je lui ai dit que mon père avait été réquisitionné pour le service du travail obligatoire ; alors il n'a plus fait de difficultés.

Je me grouillais de rentrer, pas à la maison mais au magasin. Mon père m'avait dit qu'ils m'y attendraient. Il avait même précisé que je me dépêche parce qu'on pouvait avoir besoin de moi. C'est d'ailleurs pour ça qu'il m'a fait rentrer de l'école. Ou bien "pour me voir à ses côtés ce dernier jour, avant de quitter la maison" : il avait aussi dit ça, mais à un

autre moment. Il l'avait dit à ma mère, me semble-t-il, quand il lui avait téléphoné le matin. Parce qu'on est jeudi et que tous les jeudis et dimanches après-midi, je vais impérativement chez ma mère. Mais mon père lui avait dit : "Je n'ai pas la possibilité de t'envoyer Gyurka", et c'était la raison qu'il avait donnée. Ou peut-être pas. J'avais un peu sommeil ce matin, à cause de l'alerte aérienne de la nuit, et je ne me souviens peut-être pas très bien. Par contre je suis sûr qu'il l'a dit. Si ce n'est pas à ma mère, c'est à quelqu'un d'autre.

J'ai échangé moi aussi quelques mots avec ma mère, mais je ne me souviens plus quoi. Je crois qu'elle m'en voulait un peu parce que je n'ai eu que peu de temps pour elle, à cause de la présence de mon père : finalement, aujourd'hui, c'est lui qui compte. J'étais déjà en train de sortir, quand même ma belle-mère m'a dit quelques mots confidentiels en tête à tête dans le vestibule. Elle m'a dit qu'elle espérait qu'en ce jour si triste pour nous, elle "pouvait compter sur un comportement convenable de ma part". Je ne savais pas quoi dire, alors je n'ai rien dit. Mais elle a dû mal interpréter mon silence parce qu'elle a poursuivi tout de suite en disant qu'elle ne voulait pas heurter ma sensibilité en me faisant

des recommandations qui, elle le savait, étaient de toute façon superflues. Car elle ne doutait pas qu'en grand garçon de bientôt quinze ans, je pouvais mesurer par moi-même la gravité du malheur qui nous frappait, comme elle a dit. J'ai hoché la tête. J'ai vu que ça lui suffisait. Elle a ébauché un geste de la main vers moi et je craignais déjà qu'elle ne veuille m'embrasser. Mais elle n'en a rien fait, elle a seulement poussé un soupir, long et saccadé. J'ai remarqué que ses yeux s'embaient. C'était désagréable. Puis elle m'a laissé partir.

J'ai fait à pied la route de l'école jusqu'au magasin. L'air était pur, il faisait doux, compte tenu du fait qu'on n'est qu'au début du printemps. Je me serais même déboutonné mais j'ai changé d'avis : comme je marchais contre la brise, un pan de mon manteau pouvait se rabattre sur mon étoile jaune, ce qui n'aurait pas été réglementaire. Il y a des choses auxquelles je dois désormais accorder plus d'attention. Notre cave à bois se trouve dans les parages, dans une rue adjacente. Un escalier raide descend dans le noir. J'ai trouvé mon père et ma belle-mère au bureau, une loge de verre étroite éclairée comme un aquarium, juste au pied de l'escalier. Il y avait aussi M. Sütő, je le connais parce que autrefois, il était

employé chez nous comme comptable et gérant de l'entrepôt à ciel ouvert qu'il nous a racheté depuis. Du moins, c'est ce qu'on dit. Du point de vue racial, les affaires de M. Sütő sont en règle, alors il ne porte pas l'étoile jaune et tout ça n'est à mon avis qu'une ruse commerciale, pour qu'il puisse surveiller nos biens et aussi que nous ne soyons pas obligés de renoncer totalement à nos revenus.

C'est pourquoi je ne l'ai pas salué de la même façon qu'avant, parce qu'en un certain sens il avait pris le pas sur nous ; mon père et sa femme sont devenus plus attentionnés, eux aussi. Mais lui, il tient à continuer à appeler mon père "patron", et ma belle-mère "chère madame" comme si de rien n'était et il n'omet jamais de lui faire le baisemain. Quant à moi, il m'a accueilli comme toujours d'un ton enjoué. Il n'a même pas remarqué mon étoile jaune. Ensuite, je n'ai pas bougé, je suis resté près de la porte et, eux, ils ont continué ce qu'ils avaient interrompu à mon arrivée. Il me semblait que j'étais tombé au beau milieu d'une négociation. Dans un premier temps, je ne comprenais pas de quoi ils parlaient. J'ai fermé les yeux un instant parce que j'étais encore un peu ébloui par le soleil de la rue. Mon père disait quelque chose

et quand je les ai rouverts, c'était M. Sütő qui parlait. Sur tout son visage rond au teint mat – avec sa fine moustache et le petit espace entre ses deux incisives larges et blanches – sautaient des ronds de soleil rouge et jaune, comme des abcès qui crèvent. La phrase suivante, c'est mon père qui l'a prononcée : il était question d'une "marchandise" qu'il "vaudrait mieux" que M. Sütő "emporte immédiatement". M. Sütő n'avait pas d'objection ; alors mon père a sorti d'un tiroir du bureau un petit objet emballé dans du papier de soie entouré d'une ficelle. C'est seulement à ce moment-là que j'ai vu de quelle marchandise il s'agissait, parce que je l'ai tout de suite reconnue à sa forme aplatie : c'était la boîte. Et dans la boîte, il y a nos principaux bijoux et des choses de ce genre. Je crois que c'est à cause de moi qu'ils parlaient de "marchandise", pour que je ne me doute de rien. M. Sütő l'a tout de suite fourrée dans sa serviette. Ensuite, ils ont eu une petite dispute : en effet, M. Sütő a sorti sa plume, il voulait à tout prix donner à mon père un "récépissé". Il a longuement insisté, bien que mon père lui ait dit de ne pas "faire l'enfant", et que "entre nous, on n'a pas besoin de ça". J'ai remarqué que cela faisait grand plaisir à M. Sütő. Il a dit : "Je sais bien que vous

me faites confiance, patron ; mais dans la pratique tout doit être fait en bonne et due forme.” Il a même appelé ma belle-mère à la rescousse : “N’est-ce pas, chère madame ?” Mais elle s’est contentée de dire avec un sourire las aux lèvres qu’elle faisait entièrement confiance aux hommes pour régler au mieux cette question.

Je commençais à m’ennuyer un peu quand il a enfin rangé sa plume ; puis ils ont réfléchi sur ce qu’ils allaient faire du grand nombre de planches qui restaient dans cet entrepôt-ci. J’ai entendu mon père dire qu’à son avis il fallait faire vite, avant que les autorités “ne mettent éventuellement la main sur le magasin”, et il a demandé à M. Sütő d’aider ma belle-mère dans cette affaire par son expérience et son savoir-faire. M. Sütő, se tournant vers ma belle-mère, a immédiatement déclaré : “Cela va de soi, chère madame. De toute façon, nous serons en contact permanent, à cause des comptes.” Je crois qu’il parlait de l’entrepôt dont il avait la garde. Beaucoup plus tard, il a pris congé. L’air sombre, il a serré longuement la main de mon père. En même temps, il considérait que, “à des moments pareils, il n’y a pas de place pour les longs discours” et qu’il voulait simplement dire un seul mot d’adieu à mon père, à savoir : “A bientôt, patron.” Mon